

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 10 janvier 2026. CONCERT INAUGURAL de la saison 2026. H. PARA, H. VILLA-LOBOS, M. DE FALLA. Orchestre Symphonique de Porto-Casa da Musica, Marta Infante (mezzo), Martin André (direction)

Sous la carapace futuriste de la Casa da Música, conçue par l'architecte *star* Rem Koolhaas, un vent nouveau a soufflé ce samedi soir 10 janvier. Car ce concert inaugural de la Saison 2026 (au Portugal, les « saisons » vont de janvier à décembre, *a contrario* de celles en France ou en Espagne qui courent de septembre à juin...) était en fait un triple événement ! Il a marqué le lever de rideau de la saison « *Racines/Résonances* » (titre et profession de foi de la saison 2026), le concert-prélude du Festival « Résonances » (qui dure tout le mois de janvier), et surtout, l'entrée officielle en fonction du nouveau directeur artistique de l'institution musicale lusitanienne, le Français François Bou. Devant une

Salle Suggia archicomble, l'Orquestra Sinfónica do Porto-Casa da Musica – dirigée par le chef britannique (d'origine portugaise) Martin André – a relevé le défi avec *brío*, en offrant un programme superbement équilibré qui a incarné d'emblée la vision « *à la fois enracinée et universelle* », « *respectueuse du passé et tournée vers l'avenir* » du nouveau patron des lieux.

Une nuit de départ à Porto : un triomphe musical pour le festival *Résonances* – et l'ére Bou !

L'atmosphère était électrique avant même le premier accord. François Bou, dont la nomination a été saluée pour sa vision claire, innovante et audacieuse a pris ses fonctions avec l'ambition de faire de la **Casa da Musica** « *la maison de tous les peuples et de toutes les musiques* ». Sa première programmation annuelle, qui court donc jusqu'en décembre – comme l'atteste le volumineux programme de la saison 2026 ! – est un manifeste en actes. Le thème « Racines/Résonances » explore avec intelligence comment les traditions populaires nourrissent la création contemporaine. Ce concert inaugural parcourant la Catalogne (dont Bou est originaire par sa famille), le Brésil et l'Andalousie, en a été la démonstration parfaite.

Première *Résonance* : l'exploration intérieure d'Hèctor Parra

Le programme a commencé par un saut dans le contemporain avec « *L'Absència* » du Catalan **Hèctor Parra**, actuel compositeur en résidence à la Casa (2026-2027). Présent dans la salle, le compositeur a pu entendre l'interprétation saisissante de cette œuvre inspirée par l'univers littéraire de l'écrivaine Française Marie NDiaye. Créée en 2013, la pièce plonge l'auditeur dans les tourments et conflits intérieurs de

personnages en quête d'identité. L'orchestre, sous la direction millimétrée de Martin André, a déployé une palette sonore à la fois minutieuse et évocatrice, tissant des textures où chaque instrument semblait porter le poids d'une émotion indicible. Une entrée en matière audacieuse et profonde, qui a immédiatement placé le concert sous le signe de la création vivante.

Deuxième Résonance : le génie synchrétique de Villa-Lobos

Le voyage s'est ensuite poursuivi vers le Brésil avec la *Deuxième Suite des célèbres « Bachianas Brasileiras »* d'**Heitor Villa-Lobos**. Cette œuvre illustre magnifiquement le concept de la saison, fusionnant la rigueur architecturale de Jean-Sébastien Bach avec les paysages sonores et rythmiques brésiliens. L'orchestre a brillamment fait ressortir ce dialogue fascinant, passant de la gravité d'un prélude baroque revisité aux couleurs vives du folklore. Le moment d'anthème fut bien sûr « *O Trenzinho do Caipira* » (« *Le Petit Train du Campagnard* »). Les musiciens ont magistralement restitué le halètement rythmique de la locomotive, ses sifflets et son trajet à travers la campagne, emportant la salle dans un tourbillon joyeux et nostalgique. Ce fut une démonstration éclatante de la manière dont une racine culturelle profonde peut résonner à l'échelle universelle.

Troisième Résonance et Apothéose : La Fête Andalouse de Manuel de Falla

La soirée a trouvé son point d'orgue flamboyant avec « *Le Tricorne* » de **Manuel de Falla**. Chef-d'œuvre trop rarement joué à nos yeux, ce ballet est une explosion de couleurs andalouses, de rythmes enlevés et d'humour savoureux. L'orchestre, galvanisé, a déployé une énergie communicative. La mezzo-soprano espagnole **Marta Infante**, en soliste et dans une robe rouge étincelante de paillettes couleur « passion », a apporté la touche vocale indispensable, incarnant avec verve

la séduction espiègle de la meunière. L'interprétation a restitué toute la saveur de l'histoire, inspirée d'un roman de Pedro Antonio de Alarcón, où un magistrat ridicule tente de séduire une meunière farouchement fidèle. Des danses envoûtantes – la *séguedille* des voisins, la *farruca* virile du meunier, la *jota* finale endiablée – se sont succédé dans un tourbillon irrésistible. C'était la célébration parfaite d'une musique « *enracinée* » dans le folklore espagnol, mais portée au rang de chef-d'œuvre universel par le génie de Falla et la collaboration légendaire qu'il a nouée avec le chorégraphe Léonide Massine et le peintre Pablo Picasso pour les Ballets Russes de Diaghilev.

Conclusion : un retentissant succès public !

À l'issue de ce « Tricorne » triomphal, les applaudissements ont été longs et nourris, avec un public portuan debout, saluant à la fois les artistes et le succès de ce premier rendez-vous. François Bou, visiblement ému par cet accueil enthousiaste, a pu mesurer l'enthousiasme du public portuan. Ce concert inaugural a tenu toutes ses promesses : il a été un prélude vibrant au festival de janvier, un début de saison en fanfare, et surtout, un coup de maître pour lancer un mandat artistique prometteur. En traçant avec une si belle clarté un chemin « *entre tradition et modernité* », la **Casa da Música** a prouvé, s'il en était besoin, qu'elle entamait sous la houlette de **François Bou** un nouveau chapitre passionnant de son histoire, résolument tourné vers l'avenir et plus vivant que jamais !



**CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 10 janvier 2026.
CONCERT INAUGURAL de la saison 2026. H. PARA, H. VILLA-LOBOS,
M. DE FALLA. Orchestre Symphonique de Porto-Casa da Musica,
Marta Infante (mezzo), Martin André (direction) Crédit
photographique (c) Emmanuel Andrieu**

CRITIQUE, opéra (en version

de concert). PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 janvier 2026. VIVALDI / BROSCHI / GIACOMELLI / HASSE : Il Tamerlano. C. Vistoli, A. Pichanick, R. Dolcini, J. Lezneva, E. Zaïcik... Les Accents, Thibault Noally (direction)

Dans le climat hivernal feutré du Théâtre des Champs-Élysées, la version concert d'*Il Tamerlano* s'est présentée comme une curiosité baroque digne d'intérêt mais pas sans ses zones d'ombre. Il faut saluer l'audace de programmer un *pasticcio* vivaldien – cet assemblage d'airs et de récitatifs puisés dans les propres œuvres d'Antonio Vivaldi et celles de ses confrères napolitains – qui offre une plongée différente dans le répertoire baroque, loin des standards trop souvent ressassés. Cette démarche, si stimulante sur le papier, laisse toutefois parfois une impression d'éclectisme hétérogène plus que d'unité dramatique clairement assumée, rendant l'ensemble aussi fascinant que fragmenté et avec des longueurs évidentes

notamment dans les interminables récitatifs.

Outre cette proposition dramaturgique audacieuse, la distribution vocale comporte des éclats admirables. **Anthea Pichanick**, en Asteria, a su faire entendre une ligne de chant sensible et raffinée, donnant à son personnage une réelle présence expressive même dans les lignes les plus ornées. Sa musicalité et sa maîtrise stylistique sont indéniables, et l'on souhaite la retrouver souvent dans ce répertoire exigeant. le contre-ténor italien **Carlo Vistoli** s'impose, comme souvent, avec une force tranquille et une intelligence de rôle rares. Son Tamerlano n'est pas simplement chanté : il est incarné, avec une autorité vocale et une profondeur expressive qui donnent une cohérence morale au personnage. Sa capacité à modeler chaque aria avec une conscience dramatique aiguë fait véritablement ressortir l'intérêt de ce protagoniste complexe dans un contexte de *pasticcio* où les lignes peuvent parfois sembler disjointes.

La contribution de **Julia Lezhneva** fut contrastée : l'élégance de sa voix et son goût du style baroque sont indéniables, mais la fatigue perceptible dans certains des passages les plus exigeants diminuait légèrement l'impact global de son incarnation d'Irene. On sent toujours chez elle un art vocal délicat, mais l'énergie semblait un peu en retrait pendant cette soirée où on l'attendait plus étincelante. À l'inverse, **Eva Zaïcik** n'a pas toujours réussi à captiver totalement : son Andronico manquait parfois de l'évidence dramatique ou de l'élan expressif que l'on espère d'un tel rôle. Il y avait des moments d'intensité, certes, mais sans toujours une assise vocale ou une présence scénique qui retiennent pleinement l'attention. En revanche, **Suzanne Jérôme** et **Renato Dolcini** ont été des révélations permanentes dans leurs interventions. Suzanne Jérôme, avec une présence vive et un sens du style baroque affûté, a illuminé chaque phrase qu'elle a abordée, tandis que Renato Dolcini, en Bajazet, a apporté une

profondeur expressive ainsi qu'une ligne vocale riche et bien projetée, faisant du personnage une pierre angulaire sensible de l'ouvrage.

Thibault Noally, à la tête de son ensemble ***Les Accents***, a livré une direction attentive, oscillant entre vivacité et précision stylistique, bien que l'articulation de la reconstitution musicale ne soit pas toujours totalement convaincante sur toute la durée. Son travail sur le violon et la mise en place stylistique est à saluer, mais parfois l'ensemble semblait un peu trop attaché à la minutie historique au détriment d'une propulsion dramatique plus évidente. Globalement, l'orchestre mérite, quant à lui, d'être chaleureusement félicité : la finesse des phrasés, la clarté des lignes instrumentales et la cohésion d'ensemble ont offert une assise solide à cette lecture concertante, soutenant les solistes avec une élégance qui a souvent transcendé les limites intrinsèques de ce *pasticcio*.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 janvier 2026. VIVALDI – BROSCHI – GIACOMELLI – HASSE : *Il Tamerlano*. C. Vistoli, A. Pichanick, R. Dolcini, J. Lezneva, E. Zaïcik... *Les Accents*, Thibault Noally (direction). Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Lauenen), le 5 janvier 2026. Ensemble vocal « Les Métaboles », Léo Warinsky (direction)

S'il est une soirée qui a incarné l'esprit du Gstaad New Year Music Festival – l'audace, l'intimité et l'excellence – c'est bien celle du 5 janvier dans la charmante Eglise de Lauenen. Ici, entre fresques peintes et voûtes séculaires, l'ensemble vocal *Les Métaboles*, porté par la direction visionnaire du jeune chef Français Léo Warynski, a offert une expérience musicale d'une rare puissance, magistralement construite autour de leur album acclamé « *The Angels* ».

Dès les premières notes, le public a compris qu'il ne serait pas un simple spectateur, mais le voyageur au cœur d'un cosmos sonore. Le génie de la mise en scène spatiale s'est alors révélé : une stéréophonie vivante a empli l'édifice avec l'*Ave Verum Corpus* de **William Byrd**, retenu pour ouvrir la soirée (en lieu et place du *Flow my tears* de **John Dowland** délivré plus tard...). Une partie du chœur, placée dans le chœur de l'église, lançait ainsi des appels ; l'autre, répondant depuis la tribune de l'orgue, faisait de l'architecture toute entière un instrument de résonance et de mystère. Les voix ne venaient plus seulement de devant nous, mais nous enveloppaient, nous

traversaient, créant un dialogue entre terre et ciel, entre humanité et divin.

Le cœur battant de la soirée fut la saisissant fut six pièces vocales de **Jonathan Harvey**. (1939-2012). Œuvre majeure du compositeur britannique, elle a trouvé en Les Métaboles ses interprètes idéaux. Entre chants mystiques, murmures, éclats de lumière et silences chargés, les chanteurs ont navigué avec une agilité et une précision phénoménales. Sous la conduite de Warynski, chaque pièce est devenue un univers : des « *Angels* » aux résonances presque électroniques à la méditation vibrante de « *I Love the Lord* », la magie opérait. Harvey n'a jamais semblé aussi proche, aussi tangible, sa spiritualité exploratoire magnifiée par cette lecture d'une clarté et d'un engagement rares.

Autre ouvrage d'importance, le *Stabat Mater* de **Giovanni Pierluigi da Palestrina** a révélé toute la pureté et l'équilibre de la polyphonie renaissante. Les lignes s'entrelaçaient avec une limpidité parfaite, une sérénité arquée qui préparait l'âme aux explorations à venir. Le magnifique *The Lamb* de **John Tavener** a offert un autre moment de simplicité sublime. La mélodie cristalline, exposée avec une tendresse et une justesse absolues, a suspendu le temps dans l'église, résumant à elle seule la quête de paix et de transcendance de toute la soirée.

Léo Warynski et ses **Métaboles** ont sculpté le silence et la pierre avec leurs voix, offrant une méditation d'une beauté à la fois fragile et monumentale sur l'invisible : une performance enthousiasmante, virtuose et profondément émouvante, qui restera comme l'un des bijoux de cette 20^e édition du festival !

CRITIQUE, festival. 20e GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (Eglise de Lauenen), le 5 janvier 2026. Ensemble vocal « Les Métaboles », Léo Warinsky (direction). Crédit photographique (c) Patricia Dietzi

CRITIQUE, concert. VIENNE, Musikverein, le 1er janvier 2026. Johann I, II, Josef et Eduard Strauss, Florence Price... Wiener Philharmoniker, Yannick Nézet-Séguin (direction) / Wien neujahrskonzert 2026, Vienna New Year's Concert 2026

Fidèle à ses engagements déjà remarqués, le chef québécois Yannick Nézet-Séguin a conçu un programme emblématique de ses

derniers enregistrements, dont évidemment la défense des œuvres de l'américaine Florence Price. Après avoir enregistré les symphonies n°1 et 3 (avec son orchestre de Philadelphie, chez Deutsche Grammophon), le chef dirige à Vienne, sa fameuse *Valse de l'Arc en ciel*, dans une nouvelle orchestration. Très impliqué, le *maestro* souligne ainsi le génie féminin aux côtés des rois de la valse : celui de Joséphine Weinlich, compositrice et fondatrice du premier ensemble de musiciennes en Europe ; respectueux de la tradition viennoise, le chef met également en avant le raffinement des œuvres des deux Johann et de Josef Strauss ; et pour la dernière pièce du concert de cette année, Yannick Nézet-Séguin réinvente le rituel ; il descend du podium et rejoint même le parterre, où il dirige dans une promiscuité jamais vue auparavant, le public pour lui indiquer quand produire les applaudissements dans *La Marche de Radetsky...*

Yannick Nézet-Séguin, quand le chef descend du podium...



Chef lyrique (au Met de New York principalement, sans omettre ses récents Mozart captés l'été depuis Baden Baden...), **Yannick Nézet-Séguin** privilégie visiblement les partitions à fort potentiel dramatique. Mais sa baguette agile

sait aussi faire chanter l'orchestre dans la nuance, cultiver le souffle poétique des œuvres... Le concert 2026 commence par l'ouverture de l'opérette « **Indigo et les 40 voleurs** » de **Johann Strauß II** (« Indigo and the Forty Thieves », Vienne, 1871) ; 3 ans avant La Chauve Souris, Johann le fils s'inspire des contes des 1001 nuits. Dès son début, la direction déploie les principales qualités constatées pendant le programme : joie et légèreté, facétie et nervosité, élégance et détail, et donc dramatisme bien calibré. Le chef québécois n'oublie pas d'exprimer aussi sous le brio un parfum mélancolique, clairement porté par les cordes (cor et harpe) puis les bois (flûte), dans le sens d'une volupté sonore qui s'affirme sans entrave. Le feu de la direction éclaire combien les séquences, très en verve, sont dans la plus pure veine d'Offenbach (flûtes, clarinettes, bassons à la fête). Le final est un galop endiablé jamais épais, délicatement énoncé, fruit éclatant après une série d'épisodes caractérisés (dont la dernière avec grelots). Photo : DR

Puis, l'orchestre abordent les partitions de deux concurrents

du clan Strauss, de leur fameux orchestre et de leurs séries de concerts. **Carl Michael Ziehrer** qui a dirigé un orchestre concurrent, avant de devenir directeur musical des ballets impériaux après les Strauss : sa *Donausagen Walzer*, op. 446 (1893), est une collection de plusieurs styles associés, hongrois, roumain, bosniaque. Le début est d'une grandeur tragique (avec solo de clarinette), puis comme porté par un sentiment dramatique et lyrique, typiquement hongrois (czardas) ; Yannick Nézet-Séguin souligne ainsi les musiques à caractère, au fort tempérament folklorique ; séquence qui chante la ferveur des identités traditionnelles, entre rusticité et élégance, équation gagnante d'un programme général qui recherche le contraste et l'intensité.

Les musiciens soulignent ensuite l'écriture de **Joseph Lanner** qui est inhumé aux côtés des Strauss, au cimetière central de Vienne. Son activité fut primordiale comme l'un des créateurs de la valse viennoise avant l'avènement des Strauss... son galop « Malapou », op. 148 évoque l'engouement pour les sujets indiens, en particulier celui des danseuses sacrées hindoues, les fameuses « bayadères ». Grelots, galop enfiévré, énergie collective (avec cris des instrumentistes) renforcent la ferveur d'une partition enjouée.

Beau clin d'œil et légitime, pour l'œuvre et l'activité du dernier de la fratrie Strauss, **Edouard** dit « Edy » (cadet de Johann II et Josef) : sa ***Brausteuflchen Polka schnell***, op. 154 (pour le Bal masqué » de 1872) souligne les qualités qu'il partage avec ses frères si talentueux : finesse, légèreté et coups de fouet énergisants. Edouard dirige les bals de la Cour jusqu'en 1901, perpétuant la riche tradition familial.

Les deux derniers opus avant la pause, concentrent le meilleur des deux Johann Strauss justement, le fils et le père. **Le quadrille de la Chauve souris** (Fledermaus-Quadrille, op. 363) déploie les mêmes qualités de caractères, de finesse et de nuances, soulignant combien le chef québécois sait faire chanter l'orchestre. Mobile et volubile, sa direction exprime

chaque caractère de ce pot-pourri qui enchaîne les airs fameux de l'opérette, et dans une énergie digne d'Offenbach : couplet du prince Orlofsky, chanson d'Adèle, pantalon, l'été... thèmes fétiches et bien connus désormais du quadrille de Strauss, qui revisite avec délices, l'esprit français de la pièce. Même esprit français pour le galop *Der Karneval in Paris*, op. 100 (1838) de Johann Strauß I, qui élabore la partition au moment de son retour d'une tournée en France (1837) : brio, élégance, caractère, énergie nerveuse voire entrain électrique (cordes suractives et virtuoses).

Après la pause, le concert gagne en implication et en cohérence sonore. Les partitions qui suivent confirment le choix de Yannick Nézet-Séguin pour les pièces à haut potentiel dramatique et expressif et aussi l'inédit comme la présence de deux compositrices jamais jouées par les Wiener Philharmoniker dans ce contexte festif.

D'abord, voici la Galatée d'après **Franz von Suppè**. L'ouverture de son opérette « ***Die schöne Galathée*** » / ***La belle Galatée*** (1865) souligne l'intérêt (et l'inspiration) du compositeur pour le sujet mythologique. D'origine italienne, né à Splitz, Suppè, figure du multuculturalisme, s'inspire lui aussi de l'exceptionnelle popularité d'Offenbach. C'est lui qui crée l'opérette viennoise dans les années 1860 ; en témoigne sa « Galatée » dont l'ouverture concentre le trait incisif voire satirique ; Suppè fait de la muse de Pygmalion une beauté toxique et capricieuse qui trahit son créateur en s'éprenant de Ganymède l'assistant du sculpteur ; Galatée finira pétrifiée, vendue à Midas comme une statue qui est sa vraie nature. L'inventivité et le rythme de l'opus rappellent le style d'Offenbach ; solo du cor pour le surgissement de la révélation de la beauté rayonnante (flûte); ce même cor exprimant aussi la magie que suscite la beauté de la créature ciselée par Pygmalion. Yannick Nézet-Séguin souligne combien la finesse des instrumentistes exprime le ravissement de

Pygmalion pour sa créature.

Les œuvres qui suivent éclairent aussi l'activité du chef pour la défense des compositrices et des femmes en général. Yannick-Nézet-Séguin joue de **Josephine Weinlich**, sa polka mazur, « **Sirenen Lieder** », op. 13 (dans l'arrangement de W. Dörner), œuvre délicate et « florale », (comme le décor du Musikverein) qui s'achève dans la dernière mesure en fusionnant clarinette et harpe...

Voilà qui plante le décor et inscrit désormais chaque concert du Nouvel An à Vienne comme un coup de projecteur sur les compositrices qui méritent autant que leurs confrères, à être jouées. Un prolongement du concert du nouvel an précédent (1er janvier 2025) où Riccardo Muti avait choisi une pièce de Constanze Geiger (la valse de Ferdinandus) ... Ce 1er janvier 2026, **Joséphine Weinlich** occupe l'affiche avec raison : elle commençait à 17 ans en 1865 sa carrière de pianiste et fondait son propre orchestre (admiré des Strauss), le « Nouvel orchestre des dames viennoises », avec ses deux soeurs (flûtiste, violoncelliste). Première compositrice à diriger un ensemble de musiciennes en Europe, elle meurt à Lisbonne à seulement 38 ans.

Place ensuite aux deux frères Strauss, Josef et Johann II. De Josef Strauß, la valse

« **Frauenwürde** », op. 277 exprime la dignité des femmes avec la finesse et la subtilité propres à celui dont Johann II disait : « c'est Josef qui est le plus doué ; moi je ne suis que le plus célèbre ». En réalité les deux compositeurs ont su sublimé l'héritage de leur père. Ingénieur, (inventeur d'un système pour le ramassage des déchets), Josef séduit immédiatement par l'élégance de son inspiration : raffinement orchestral, crescendo préalable avant que le duo enchanteur flûte et hautbois associés, introduisent la valse proprement dite... et produisent cette équation convaincante entre volupté et pudeur ; le chef détaille la sensibilité de Josef aux timbres : cordes, bois et piccolo, régénérant de façon

continue, charme et volupté. L'œuvre composée pour un bal d'étudiants en droit, en 1870, quelques mois avant sa mort, confirme l'intention de Yannick Nézet-Séguin, très impliqué pour la défense du droit des femmes...

La Polka française « **Diplomaten-Polka** », op. 448 de Johann Strauß II permet aux danseurs du Ballet de l'Opéra de Vienne de s'associer aux instrumentistes, dans une chorégraphie de John Neumeier (filmée dans les salons de la Hofburg). Les 6 danseurs déploient une danse fluide, narrative, facétieuse surtout ; ils jouent avec le chapeau de l'unique danseur, entourés de ses 5 « assistantes » ; puis dans un escalier, avec des classeurs (et leurs pages volantes). La vitalité rythmique fusionne avec la grâce et la légèreté requises ; elle épingle tout autant le monde caricatural des bureaucrates (mésententes et fâcheries)... sur un thème que Strauss emprunte à son opérette Princesse Alexandra (1883).

La pièce phare est ici signée de la compositrice américaine **Florence Price** dont Yannick Nézet-Séguin est devenu un défenseur très engagé, ayant déjà enregistré les symphonies 1 et 3 (pour DG Deutsche Grammophon). Sa valse « Arc en ciel », « **Rainbow Waltz** » [Arr. W. Dörner], inspirée, très séduisante, est abordée avec un swing et une attention aux nuances qui s'est affirmée depuis le début du concert. Née dans l'Arkansas, Florence Price propose ses compositions dès 11 ans à Boston, sous identité mexicaine (!). Elle participe à Chicago, à l'essor musical et assiste en 1933 à la création de sa symphonie n°1. La Valse est jouée ce 1er janvier 2026, dans une adaptation orchestrale à partir de sa version originelle pour piano seul ; elle a été composée en 1939, année où est créée le concert du nouvel an à Vienne, dans le contexte antisémite et nazi que l'on connaît.

Parmi les bonne surprises du programme, le galop du danois **Hans Christian Lumbye** : «

Københavns Jernbane-Damp-Galop », dont le sujet très descriptif évoque le départ de la machine de fer, à l'occasion

de l'inauguration d'une nouvelle ligne ferroviaire en 1847 ; chef et instrumentistes relèvent le défi de cette valse machine, d'autant plus ciselée qu'elle déploie une très belle orchestration : rondeur des bois et des cuivres, avec quantité de « bruits » évocateurs, comme la cloche et les sirènes du chemin de fer, sans omettre le sifflet des contrôleurs. Même le chef arbore la signalétique de l'époque à la main, très inspiré par l'énergie de la machine, sa course et son entrain jusqu'à la dernière mesure qui disparaît dans un murmure à peine perceptible.

Quel délice de réécouter une pièce sublime, célébrisime à juste titre, «**Rosen aus dem Süden** » (Roses from the South), la valse « Roses du sud », opus 388 de **Johann Strauss II**, partition éblouissante entre finesse, élégance, nostalgie qui inspire aussi le 2^e ballet offert par **les danseurs de l'Opéra de Vienne**, filmé dans les salles et le hall du vaste Musée des arts appliqués de Vienne... La danse célèbre l'amour d'un couple qui se forme d'abord dans la bibliothèque du musée. Le chef y déploie un sens continu des accents, souligne avec tact la délicatesse et la ferveur de l'une des plus belles valse symphoniques jamais écrites ; saisissante par son élégance et la subtilité de son orchestration, avec, grâce à l'acuité de la baguette, clarté et détail de la polyphonie : bénéfique précisément pour les cuivres mordants et les cordes enivrées...

Enfin, retour des Strauss prodigieux, Johann II et Josef, les frères élus ; d'abord

« **Egyptischer Marsch** » (Egyptian March), op. 335, la marche égyptienne de 1869, composée pour l'ouverture du Canal de Suez : très beau crescendo du début, rutilance et brio de la séquence martiale, volontaire, où jouent tous les timbres de l'orchestre qui s'évanouit peu à peu, comme si la marche était de plus en plus lointaine. Puis, de **Josef Strauß** : « **Olive Branch Waltz** », op. 207 Friedenspalmen (1866), valse de la paix (de la branche d'olivier) qui se déroule comme naît et se déploie un rêve, comme l'éveil d'une aube printanière et sa

promesse d'un monde nouveau ; là encore l'attention à la palette instrumentale captive ; dont la fanfare des trompettes puis des cors, produisent un somptueux lever de rideau préalable.

En fin de concert, le chef très applaudi n'hésite pas à descendre du podium et pour encourager le public, au moment de **la Marche de Radetsky**, rejoint les allées du parterre ; dirige avec sa baguette les spectateurs prêts à applaudir et à marquer le rythme. Un bain de foule inédit et une belle rencontre collective lors de cette cérémonie suivie par 100 millions de téléspectateurs partout dans le monde. Aucun doute, lors de son premier concert du nouvel an viennois, le chef québécois aura marqué les esprits, autant pour casser les codes du rituel télévisuel le plus regardé, que par le choix des compositrices Price et Weinlich, ainsi mises à l'honneur aux côtés des frères Strauss, Johann II et Josef.

LIRE aussi [notre critique du Concert du Nouvel An. VIENNE, Musikverein, mer 1er janvier 2025. Johann Strauss I et II, Josef et Eduard Strauss, Constanze Geiger... Wiener Philharmoniker, Riccardo Muti](#) (direction)



Formidable nouveau concert du Nouvel An au MUSIKVEREIN de Vienne, certes au départ un peu et mécanique, – mais efficace et expressif. Au fur et à mesure la complicité (réelle) entre chef et instrumentistes, se dévoile ; elle se déploie pour deux pièces majeures de Johann fils (ouverture du Baron Tzigane, » Wein, Weib und Gesang «), pour une somptueuse partition de son frère cadet Josef (valse de la transaction), pour une autre pièce – révélation de cette édition, de la compositrice inconnue Constanze Geiger (la valse de Ferdinandus), surtout pour les 2 rappels ritualisés de la fin : Le Beau Danube Bleu puis la Marche de Radetzky... Le programme exauce nos souhaits : souligner le génie de Johann II (2025 marque son bicentenaire), s'ouvrir à l'écriture d'une compositrice viennoise, réussir l'équation de la continuité et de l'innovation. Se sont joints les danseurs du Ballet de l'Opéra d'État de Vienne pour deux séquences, dans une chorégraphie millimétrée mais avec des costumes au delà du kitsch (c'est à dire dans un style hautement et typiquement autrichien)...

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-du-nouvel-an-vienne-musikverein-mer-1er-janvier-2025-johann-strauss-i-et-ii->

[josef-et-eduard-strauss-constanze-geiger-wiener-philharmoniker-riccardo-muti-direction/](#)



ENGLISH VERSION / summary

VIENNA, Musikverein, on January 1, 2026.

Johann I, II, Josef and Eduard Strauss, Florence Price...

Wiener Philharmoniker, Yannick Nézet-Séguin (management) /

Wien neujahrskonzert 2026, Vienna New Year's Concert 2026 – ©

by Alexandre Pham © classiquenews 2026

When the maestro comes down from the podium

Faithful to his already noted commitments, the Quebec chef Yannick Nézet-Séguin has designed an emblematic program of his latest recordings, including obviously the defense of the works of the American Florence Price. After having



recorded the symphonies n°1 and 3 (with his orchestra from Philadelphia, at DG Deutsche Grammophon), the conductor conducts in Vienna, his famous Rainbow Waltz, in a new orchestration. Very involved, the maestro thus highlights the feminine genius alongside the kings of the waltz: that of Joséphine Weinlich, composer and founder of the first ensemble of musicians in Europe; respectful of the Viennese tradition, the conductor also highlights the refinement of the works of the two Johann and Josef Strauss; and for the last piece of this year's concert, Yannick Nézet-Séguin reinvents the ritual; he descends from the podium and even joins the floor, where he leads in a promiscuity never seen before, the audience to indicate when to produce the applause in Radetsky's March... (photo DR)

...

What a delight to listen again to a sublime piece, rightly famous, 'Rosen aus dem Anders' (Roses from the South), the waltz 'Roses of the South', opus 388 by Johann Strauss II, dazzling score between finesse, elegance, nostalgia that also inspires the 2nd ballet offered by the dancers of the Vienna Opera, filmed in the rooms and hall of the vast Museum of Applied Arts in Vienna... Dance celebrates the love of a couple that first forms in the museum library. The conductor deploys a continuous sense of accents, delicately emphasizes the delicacy and fervour of one of the most beautiful symphonic waltzes ever written; striking in its elegance and subtlety of

orchestration, with, thanks to the acuity of the baton, clarity and detail of polyphony: beneficial precisely for the biting coppers and intoxicated strings...

Finally, return of the prodigious Straus, Johann II and Josef, the elected brothers; first « Egypdrafted Laid » (Egyptian March), op. 335, the Egyptian march of 1869, composed for the opening of the Suez Canal: very beautiful crescendo at the beginning, rutilance and brio of the martial sequence, voluntary, where all the stamps of the orchestra play, which fades away little by little, as if the march were more and more distant. Then, by Josef Strauß: «Olive Branch Waltz», op. 207 Friedenspalmen (1866), peace waltz (of the olive branch) that unfolds as a dream is born and unfolds, like the awakening of a spring dawn and its promise of a new world; there again the attention to the captivating instrumental palette; whose fanfare of trumpets then horns, produce a sumptuous curtain-raiser beforehand.

At the end of the concert, the highly applauded conductor does not hesitate to come down from the podium and to encourage the audience, at the time of the Radetsky's March, directs with his wand the spectators ready to applaud and set the pace.

An unprecedented crowd-washing and a beautiful collective encounter during this ceremony followed by 100 million viewers all over the world. No doubt, during his first concert of the Viennese New Year, the Quebecois chief will have marked the spirits, as much to break the codes of the most watched telegenic ritual, that by the choice of the composers thus put in honor beside the brothers Strauss, Johann II and Josef.

Par Alexandre Pham © classiquenews

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 19 décembre 2025. CONCERT DE NOËL. Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », Raquel Couto (narratrice), Lio Kuokman (direction)

Comme toutes les maisons et phalanges symphoniques européennes chaque fin décembre, la Casa da Musica de Porto à sacrifié à l'esprit des fêtes, et offerr au public portuan son « *Concert de Noël* » (« *Petiços de Natal* »). L'Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », réuni en grande formation, a offert sous la direction énergique et passionnée du jeune et talentueux chef hong-kongais, Lio Kuokman, un programme festif qui a fait palpiter les cœurs, petits et grands.

Dès l'entrée dans la salle, l'ambiance était à la féerie : un magnifique sapin de Noël, paré de ses plus beaux atours, veillait à coté d'un fauteuil capitonné. C'est là que prit place une Narratrice, **Raquel Couto**, conteuse des soirées d'hiver qui, dans la douce langue de Camões, a guidé l'assemblée avec poésie à travers les paysages musicaux

proposés. Sa voix, chaude et familière, a su instiller cette promesse de merveilleux si chère à la saison.

Le voyage a commencé par un éclat russe avec la *Polonaise* extrait de l'opéra « **La Nuit de Noël** » de **Nikolaï Rimski-Korsakov**. Dès les premières notes, l'orchestre a déployé une somptueuse tapisserie sonore, alliant noblesse du thème et vivacité rythmique. Le *Maestro Lio Kuokman* a insufflé à cette danse de cour une majesté et une joie pétillante, plantant avec brio le décor d'une nuit où tout peut arriver. Puis, comme par magie, nous avons été transportés dans le monde des songes et des friandises avec la **Suite n°1 de « Casse-Noisette »** de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**. L'orchestre a déployé toutes les couleurs de sa palette : la délicatesse cristalline de la « *Danse de la Fée Dragée* » a fait soupirer d'émerveillement, la tendresse de la « *Valse des Fleurs* » a enveloppé l'auditoire, et l'énergie irrésistible du « *Trépak* » et de la « *Marche* » a fait battre les cœurs au rythme des pas de danse. Chaque pupitre a brillé, restituant avec amour la pure poésie enfantine et l'élégance intemporelle de cette partition incontournable des fêtes.

Enfin, la baguette du *maestro* a opéré un sortilège particulier pour la dernière partie, dédiée à la musique de **John Williams** avec des extraits de « **Harry Potter et la Pierre philosophale** ». Dès les premières mesures de « *Hedwig's Theme* », une vague d'émotion et de reconnaissance a parcouru la salle. **L'Orchestre Symphonique de Porto** a magistralement capturé l'essence de ce score iconique, alliant la puissance épique des cuivras, la mystérieuse beauté des célesta et harpes, et les thèmes mélodiques inoubliables. C'était une invitation à embarquer à bord du *Poudlard Express*, une évocation magistrale de l'émerveillement, de l'amitié et de l'aventure qui résonne si profondément avec l'esprit de Noël.

L'atmosphère, tout au long de la soirée, fut d'une grande chaleur et allégresse. La présence de nombreux enfants, aux yeux brillants de curiosité et d'émerveillement, a ajouté une

touche de pureté et de joie spontanée au concert. Entre chaque pièce, les mots de la Narratrice, tels des guirlandes lumineuses, ont tissé un lien précieux entre la musique et le public !

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 19 décembre 2025.

CONCERT DE NOËL. Orchestre Symphonique de Porto « Casa da Musica », Raquel Couto (narratrice), Lio Kuokman (direction).

Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 18 décembre 2025. CHAUSSON, STRAVINSKY. Siobhan Stagg (soprano), Orchestre national de Lyon, Nikolaj Szeps-Znaider [direction]

À la tête de l'Orchestre national de Lyon, – dont il est devenu le 7ème directeur musical en 2020 -, le *maestro* Nikolaj Szeps-Znaider immerge dès les premières mesures du *Poème* d'Ernest Chausson, dans un océan de sentiments mêlés ; la houle que l'Orchestre déploie déborde en couleurs émotionnelles de plus en plus intimes et puissantes, à la fois *tendres* et *sauvages* pour reprendre le texte de Maurice Bouchor [lequel relève d'un sentimentalisme à la fois symboliste et impressionniste]... Dommage que la soprano invitée, l'australienne Siobhan Stagg ne maîtrise pas le français autant qu'enivre son timbre soyeux et melliflu.

CHAUSSON : volupté sombre, poison fatal



Malgré l'aide des surtitrages, on perd l'intelligibilité du texte tout du long sans vraiment goûter l'alliance des images poétiques littéraires, et des nuances orchestrales, lesquelles en vagues successives ou croisées tissent un flamboyant poème symphonique chanté, ample

mélodie pour voix et orchestre [ce qui fait regretter d'autant plus le relief du verbe chanté parfois à peine audible]. La direction du chef qui produit les effluves sonores enivrées, et comme envoûtées, indique dans la première partie une langueur sombre, extatique et presque amère puis après l'interlude, un dramatisme plus exalté, les visions d'une séparation et d'un deuil que l'on force à *l'oubli*. La texture orchestrale riche en passages harmoniques intenses et raffinés exprime l'attachement viscéral au passé, la volonté de réactiver l'épaisseur du souvenir jusqu'à l'épuiser... Ce qui advient inexorablement dans la dernière séquence [« *Le temps des lilas et le temps des roses* »], forme d'un adieu retardé puis consenti dans une douleur tue, comme empoisonnée... Ce soir, l'opulence du son orchestral éclaire la très riche texture élaborée par Chausson, entre symbolisme et impressionnisme. Chef et instrumentistes en réussissent les noces surprenantes d'une partition envoûtante, entre Debussy et Wagner.

L'exercice est d'autant plus difficile [et sa réalisation méritoire] que l'intervalle stylistique est pour le moins impressionnant ; beau défi en effet que de passer en une seule soirée, de Chausson, si Straussien et wagnérien ce soir, à... un Stravinsky virtuose et néo baroque, parodiant avec infiniment d'esprit et de malice, la vivacité des Napolitains, en particulier celle de Pergolèse.

Dans les faits, le plateau passe d'un grand effectif

philharmonique à un groupe instrumental intimiste [avec pour les deux séquences, une remarquable exposition des vents, bois et cuivres]. Belle démonstration d'adaptabilité que le chef avec l'attention requise, (même si l'on note une tendance à ralentir voire épaissir le trait, surtout au début), défend sans faiblir.

UN STRAVINSKY PERGOLÉSIEEN...

Du ballet **PULCINELLA**, écrit pour Diaghilev en 1919, le chef souligne l'esprit facétieux et libertaire en phase avec l'aplomb et l'insolence du caractère même de *Pulcinella*, le séducteur séditieux qui provoque, se moque, ironise, tout en collectionnant les conquêtes (au risque d'agacer leurs fiancés). La baguette explore toutes les nuances d'une partition qui se joue et de la vitalité chorégraphique de la partition, et de la saveur théâtrale qu'apporte la présence des 3 chanteurs au plateau. Évidemment il manque ici le mouvement des danseurs mais l'engagement des bois [Gavotte], les *glissandi* du magnifique tromboniste [Vivo], le chant perçant fulgurant de la trompette [dans le finale],... claquent, et virevoltent avec l'acuité piquante, virtuose, la volubilité expressive, attendues. Y compris de pures tournures rythmiques hispaniques qui rehaussent encore la fougue délirante du finale.

Les spectateurs retrouvent **Siobhan Stagg** au sein du trio vocal. Pourtant c'est surtout le baryton français **Edwin Crossley-Mercer** à son aise dans ce répertoire et bien articulé, qui sait capter le mieux la saveur parodique, gourmande et bouffonne de ses airs. Les voix sont en effet parfois trop épaisses et passent à côté

de l'insolence néo baroque, la légèreté affûtée, imaginée, exprimée par Stravinsky qui pensait plutôt aux figurines de porcelaine [style Saxe], aux profils juvéniles et mordants, ces caractères mixtes, fusionnant les tréteaux et la comédie bouffonne, rappelant aussi la fascination du compositeur pour la vie secrète des marionnettes [rappel de son fabuleux *Petrouchka*, mi comique mi tragique, autre ballet qui met en scène l'amour et le cynisme, la tendresse feinte et la barbarie bouffe].

Un seul air ici relève d'une tendresse sincère, celle de *Silvia* (le dernier air de la soprano) à l'endroit du petit berger certes estimé mais qui pourrait bien se prendre un coup d'épine, selon l'humeur d'une amoureuse aussi volage que le héros [« *Se tu m'ami* »].



Eclectique, associant 2 partitions trop rares au concert, le programme intitulé « l'Amour et la mer » est repris ce **SAMEDI** 20 déc 2025 à 18h, à l'Auditorium de Lyon, à ne pas manquer : <https://www.classiquenews.com/auditorium-orchestre-national-de-lyon-chausson-r-strauss-stravinsky-lamour-et-la-mer-les-18-et-20-dec-2025-siobhan-stagg-soprano-nikolaj-szeps-znaider-direction/>

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison de l'Auditorium Orchestre national de Lyon, saison 2025 – 2026 (temps forts, programmes, événements, artistes invités, cycles

en cours...) :

<https://www.classiquenews.com/auditorium-orchestre-national-de-lyon-saison-2025-2026-nikolaj-szeps-znaider-daniil-trifonov-leif-ove-andnes-isabelle-faust-bruce-liu/>

*AUDITORIUM ORCHESTRE NATIONAL DE LYON, saison 2025 – 2026.
Nikolaj Szeps-Znaider, Daniil Trifonov, Leif Ove Andnes,
Isabelle Faust, Bruce Liu...*

CRITIQUE, concert. PORTO, Teatro Nacional São João, le 18 décembre 2025. SAINT-SAËNS / HAYDN / GLICK. DSCH – Shostakovich Ensemble, Filipe Pinto-Ribeiro (piano et direction)

Le magnifique Théâtre National São João, écrin historique de la superbe ville de Porto, a vibré

ce jeudi 18 décembre d'une énergie rare, accueillant une nouvelle édition aussi brillante que chaleureuse de la Série « *Musical-Mente* ». Le concept, génialement imaginé par le célèbre pianiste portugais Filipe-Pinto Ribeiro, marie avec bonheur pédagogie et émotion musicale, et cette nouvelle édition consacrée à « *L'humour dans la musique* » a tenu toutes ses promesses, et bien au-delà !

La soirée a débuté par la partie « scientifique », animée avec un *brio* et une verve communicative par l'actrice et narratrice de renom **Maria Rueff**. Durant trente minutes passionnantes, elle a exploré les mécanismes de l'humour musical, ses codes, ses surprises et ses clins d'œil, préparant avec intelligence et humour l'oreille et l'esprit du public à la délectation qui allait suivre. Puis vint le moment du concert, donné par une formation exceptionnelle et pleine de cœur : le **DSCH-Shostakovich Ensemble**. Fondé et dirigé par le *maestro* **Filipe Pinto-Ribeiro**, l'ensemble réunissait pour l'occasion dix musiciens remarquables, unis par l'amitié et souvent par les liens familiaux, créant une atmosphère de complicité unique. Outre Filipe Pinto-Ribeiro lui-même au piano, nous avons eu le bonheur d'entendre sa femme **Maria Rosa Barrantes** au piano (formant un duo à quatre mains et deux pianos d'une fusion parfaite avec son époux), **Afonso Pinto-Ribeiro** au second violon (fils de Filipe et Maria), **Tiago Pinto-Ribeiro** à la contrebasse (frère de Filipe), **Tatiana Samouil** comme premier violon, **Lars Anders Tomter** à l'alto, **Justus Grimm** au violoncelle, **Sofia Costa** aux percussions, **Sónia Pais** à la flûte, et enfin notre (facétieux) compatriote **Pascal Moraguès** à la clarinette !

Le programme, intelligemment construit, a embarqué le public dans un voyage joyeux et virtuose. L'ouverture a été

électrisante avec ***La Tarantella***, op. 6 de **Camille Saint-Saëns**, emportée par la piano de Rosa-Maria Barrantes et interprétée avec une précision rythmique et une vitalité étourdissantes, posant d'emblée un niveau d'exigence et d'enthousiasme très élevé. Puis, changement d'ambiance avec la délicatesse et l'esprit de **Joseph Haydn**, maître du jeu et de la surprise, dans son ***Quatuor à cordes*** op. 33 n°2. La transparence des phrasés, l'équilibre parfait entre les voix et la clarté du discours ont fait ressortir toute la malice et l'élégance de l'écriture. L'émotion a ensuite pris une couleur différente avec « ***The Klezmer's Wedding*** » de **Srul Irving Glick**. Cette pièce, débordante de vie, de nostalgie et de danses populaires, a été jouée avec une âme et une authenticité rares. Les solistes se sont succédé avec une expressivité poignante – notamment grâce à la clarinette virtuose de Pascal Moraguès – faisant voyager la salle des joies tumultueuses de la noce aux méditations les plus intimes.

Le clou du spectacle fut bien sûr l'exécution de « ***Le Carnaval des Animaux : Grande Fantaisie Zoológique*** » de **Camille Saint-Saëns**. Dans sa version originale pour dix musiciens, l'œuvre a retrouvé toute sa fraîcheur, son humour et sa poésie. Les interventions en portugais de **Maria Rueff**, revenue sur scène en narratrice, ont ponctué la partition de commentaires qui ont visiblement ravi le public portugais – mais dont nous n'avons pas toujours compris les subtilités, la langue de Camões n'étant pas pour nous d'un accès si facile !... Mais même sans en comprendre tous les mots, l'expressivité théâtrale, les intonations et le *timing* parfait de l'actrice ont ajouté une dimension ludique et visuelle absolument délicieuse. De la majesté pesante de l'Éléphant (contrebasse et piano sublimes) à la course effrénée des Kangourous, en passant par la grâce du Cygne (violoncelle magnifique) et l'espièglerie des Personnages à longues oreilles, chaque tableau était un bijou d'interprétation.

Le public, conquis et transporté, a salué par une *standing*

ovation nourrie cette performance exceptionnelle. L'enthousiasme était tel que les artistes ont offert en bis le Finale endiablé du *Carnaval des Animaux*, concluant la soirée dans une explosion de joie et de virtuosité collective..

Rendez-vous est d'ores et déjà pris avec impatience pour **la prochaine édition de « Musical-Mente », le 7 mai 2026**, dans ce même lieu splendide !



CRITIQUE, concert. PORTO, Théâtre National Sao Joao, le 18 décembre 2025. SAINT-SAËNS / HAYDN / GLICK. DSCH – Chostakovich Ensemble, Filipe Pinto-Ribeiro (piano et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. ANGERS,

Centre des Congrès, le 7 déc 2025. Concert de Noël : Humperdinck, Puccini, Fauré, medley de Noël... ONPL / Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel (direction)

Viennois dans l'âme, touchant par son français exotique quand il prend la parole pour exprimer ce que représente pour lui l'esprit de Noël – dont un bel hommage aux musiciens et chanteurs sur scène, le chef Sascha Goetzel, directeur musical de l'ONPL depuis 2022, a conçu un programme enchanteur. Le rendez-vous est à présent bien installé et très attendu des spectateurs, chaque année, à Angers comme à Nantes. Le bain musical proposé bénéficie pour ce faire de la complicité de deux phalanges chorales, éléments majeurs qui viennent enrichir la somptueuse parure de l'orchestre : le

**Choeur de l'ONPL et ce soir, la Maîtrise
des Pays de la Loire dont les chefs
respectifs, Valérie Fayet et Pierre-Louis
Bonamy assurent l'engagement des
chanteurs pour ce programme de Noël.**

Féerie de Noël

Il n'en fallait pas moins pour réussir une soirée d'intense communion collective. Après l'*Alleluia* du *Messie* de Haendel, grandiose ouverture, **le Choeur de l'ONPL** électrise dans le *Gloria* de Vivaldi, avant d'atteindre les cimes éthérées dans un remarquable « *In Paradisium* » du **Requiem de Fauré**, où la fusion des instruments et des voix (majoritairement féminines) berce l'âme en touchant au cœur. Énergique voire tempétueuse, contrastée et d'une rare élégance, la direction du chef retrouve cette alliance rare du poétique et du dramatique, de la finesse et de l'intensité, particulièrement appréciée récemment dans le cd dédié à [la Sinfonietta de Korngold, que l'on a pu écouter à la Seine Musicale en octobre dernier.](#)

L'ouverture d'***Hänsel und Gretel*** d'Engelbert Humperdinck (1893), pilier des célébrations de Noël à Vienne, le montre sans réserve ; **Sascha Goetzel** y souligne en liberté et souplesse le souffle wagnérien d'une partition sertie de contrastes idéalement calibrés, dans le sens d'un dramatisme d'atmosphères. La cohésion sonore de l'orchestre y rayonne particulièrement. Le programme est riche, comptant deux chanteuses invitées, deux jeunes cantatrices de l'Académie de la Scala de Milan... Ce soir, la clarinette est aussi à l'honneur précisément dans l'air de Sesto (Sextus) du dernier seria de Mozart, *La Clémence de Titus* où le timbre puissant de

la mezzo **Anna-Doris Capitelli** s'épanche tel un cœur enivré et déchiré. Tout aussi convaincante, sa consœur **Francesca Manzo**, expose chez Puccini (« *Chi il bel sogno di Doretta* » de La Rondine, puis l'inusable « *O mio babbino caro* » de La Bohème), son soprano clair et tendre, apportant les nuances de la candeur et de l'ivresse des sens.

Sascha Goetzel est un maître des transitions, réussissant de sublimes passages : ainsi quand l'audience s'élève au Paradis de Fauré puis traverse en lévitation, « **Nimrod** », la 9^e des 14 « **Enigma Variations** » (1899) du très subtil **Elgar**. Outre le portrait personnel de son ami l'éditeur Jeager, la séquence saisit par sa grandeur intime. Là encore, la densité et la cohésion sonore de l'Orchestre fait sensation : le souffle et le recueillement, l'ampleur et l'intensité, l'éloquence concertée des instrumentistes servent admirablement la finesse fervente du chef. C'est exactement l'expression musicale de son propos liminaire évoquant dans l'esprit de Noël, l'importance de la joie à partager, du pardon, de l'amour.

Enfin, après avoir entonné (en anglais) deux chants de Noël de **John Rutter**, les enfants de la **Maîtrise des Pays de la Loire** rejoignent tous les interprètes dans un medley des plus festifs dont le must absolu, d'autant plus indiqué qu'il est autrichien, l'hymne de Noël par excellence, « **Stille Nacht, heilige Nacht** » (1818)... Inspiré, généreux, le chef fédère ses troupes dans un esprit d'union, de partage et de reconnaissance. Rien de tel, de mieux accompli pour s'immerger dans l'une des périodes les plus chaleureuses et les plus attendues de l'année. Joyeux Noël !



CRITIQUE, concert. ANGERS, Centre de congrès, le 7 déc 2025.
Concert de Noël : Humperdinck, Puccini, Fauré, medley de Noël...
ONPL / Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha
Goetzel, direction – photos : grand format DR / ci dessous ©
Classiquenews

Georg Friederich Haendel | Le Messie : Alleluia,
Giacomo Puccini | La Rondine : Chi il bel sogno di Doretta,
Wolfgang A. Mozart | La Clémence de Titus : Parto, parto, ma
tu ben mio,
Choeur d'enfants | Pièces a cappella,
Engelbert Humperdinck | Hänsel und Gretel : Ouverture,
Antonio Vivaldi | Gloria : Gloria in excelsis Deo,
Franz Schubert | Mille cherubini in coro,

Giacomo Puccini | Gianni Schicchi : O mio babbino caro,
Gabriel Fauré | Requiem : In Paradisum,
Engelbert Humperdinck | Enigma Variations : Variation IX «
Nimrod »,
Medley de Noël.

Francesca Manzo, soprano
Anna-Doris Capitelli, mezzo-soprano
Choeur de l'ONPL – Valérie Fayet, cheffe de choeur,
Maîtrise des Pays de la Loire – Pierre-Louis Bonamy, chef de
choeur,
/ concerts à Nantes : Maîtrise de la Perverie – Charlotte
Badiou-Corbière, cheffe de choeur,
ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE,
Sascha Goetzel, direction.

LIRE aussi **CRITIQUE**, concert. **LA SEINE MUSICALE**, le 16 octobre
2025. TCHAIKOVSKY : Concerto pour piano n°1 / soliste : Andreï
Korobeinikov ; [KORNGOLD : Sinfonietta... Orchestre National des
Pays de la Loire, Sascha Goetzel, direction](#)

[CRITIQUE, concert. LA SEINE MUSICALE, le 16 octobre 2025.
TCHAIKOVSKY : Concerto pour piano n°1 / soliste : Andreï
Korobeinikov ; KORNGOLD : Sinfonietta... Orchestre National des
Pays de la Loire, Sascha Goetzel, direction](#)

CRITIQUE, CD événement. SCHREKER (ouverture des Stigmatisés),
KORNGOLD (Sinfonietta), KRENEK (Potpourri) – ONPL Orchestre
National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel, direction (1 cd
BIS)

<https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-schreker-overture-des-stigmatises-korngold-sinfonietta-krenek-potpourri-onpl-orchestre-national-des-pays-de-la-loire-sascha-goetze-direction-1-cd-bis/>

CRITIQUE, CD événement. SCHREKER (ouverture des Stigmatisés), KORNGOLD (Sinfonietta), KRENEK (Potpourri) – ONPL Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzl, direction (1 cd BIS)

CRITIQUE, concert. PARIS, Eglise Saint-Etienne-du-Mont, le 4 décembre 2025. « Hymne à la Vierge ». VICTORIA / GRIEG / PARK... Ensemble La Sportelle, Owain Park

(direction)

Il est des soirées où la musique sacrée dépasse sa fonction première pour devenir une expérience intérieure. Le concert « Hymne à la Vierge », donné le 4 décembre 2025 à l'Eglise Saint-Étienne-du-Mont à Paris, appartient à cette catégorie rare, où l'écoute se fait recueillement et où la beauté semble se déployer sans effort. Sous les voûtes élancées de l'église, devant le jubé renaissance, l'Ensemble *La Sportelle*, sous la direction attentive d'Owain Park, a offert un moment d'une intensité spirituelle peu commune.

photo : Ensemble La Sportelle © F. Le Guen

Dès les premières mesures, on perçoit une cohésion exceptionnelle : les voix respirent ensemble, unies non par une fusion indistincte mais par une écoute intérieure constante. Chaque timbre demeure vivant, individualisé, et pourtant rien ne déborde, rien ne cherche à s'imposer. Cette maturité collective crée un tissu polyphonique d'une élégance rare, où la lumière circule librement. Les sopranos, d'une pureté radieuse, ont immédiatement captivé par leur capacité à filer des sons presque immatériels. Jamais incisives, jamais trop présentes, elles suspendent le temps dans un *pianissimo* d'une justesse exemplaire, sculptant l'acoustique généreuse de l'église avec une maîtrise admirable. Leur ligne, tenue avec un naturel désarmant, donne à l'ensemble cet éclat délicat qui magnifie la dévotion du programme.

Les altos, elles, apportent une chaleur mate, un velours

discret mais essentiel. Leur homogénéité est remarquable : aucun grain ne dépasse, aucun *vibrato* ne trouble la cohérence de la ligne. Ils composent ce noyau intime où la polyphonie trouve sa profondeur émotionnelle, insufflant au concert une couleur presque monastique. Grâce à elles, le son respire, prend de l'ampleur, s'arrondit sans jamais s'alourdir.

La ligne des ténors se distingue par une grande élégance, une émission franche et une diction claire qui porte admirablement dans l'espace. Mais la surprise – et la révélation – de la soirée fut le ténor **Gaël Lefèvre**, dont le timbre lumineux et juvénile a immédiatement



captivé. Sa projection, souple et parfaitement maîtrisée, s'intègre idéalement dans la texture chorale tout en apportant une verticalité singulière. On est frappé par la sincérité de son phrasé, par l'authenticité de son expression : une émotion offerte sans emphase, toujours guidée par le style et par le texte. C'est une voix qu'on remarque pour sa qualité intérieure plutôt que pour son désir de briller.

Les basses, enfin, ont assuré une fondation d'une belle souplesse. Leur profondeur ne se transforme jamais en lourdeur : elle respire, elle soutient, elle porte. Dans les cadences finales, leur présence quasi organique confère au chœur une stabilité apaisante, une assise qui permet aux voix supérieures de s'élever sans contrainte. Cette manière d'habiter la basse avec humilité mais fermeté est l'une des grandes réussites de l'ensemble.

Au centre de tout cela se trouve la direction d'**Owain Park**, qui ne cherche jamais à imposer, mais à révéler. Son geste semble naître du souffle même des chanteurs, façonnant les phrases sans les surcharger, guidant les couleurs sans les figer. Il obtient un équilibre délicat, à la fois vertical et

respirant, qui magnifie la diversité du programme – de la Renaissance aux écritures plus contemporaines, dont la sienne – tout en préservant une unité profondément spirituelle.

Le résultat est un concert qui touche par sa sincérité, par son absence totale de narcissisme musical. Ici, rien n'est démonstratif : tout est vécu. La musique ne sert pas à briller, mais à éclairer. On en sort avec le sentiment d'avoir traversé quelque chose de plus vaste que soi, une sorte de paix offerte, un moment suspendu qui continue de vibrer longtemps après les dernières mesures...

CRITIQUE, concert. PARIS, Eglise Saint-Etienne-du-Mont, le 4 décembre 2025. « Hymne à la Vierge ». VICTORIA / GRIEG / PARK... Ensemble La Sportelle, Owain Park (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica (Sala Suggia), le 5 décembre 2025. WAGNER /

HENZE / BRAHMS. Paulo Alvares (piano), Orchestre Symphonique « Casa da Musica » de Porto, Stefan Blunier (direction)

Ce vendredi 5 décembre, la Casa da Música de Porto, cet emblème architectural futuriste conçu par Rem Koolhaas, a une fois de plus offert l'écrin parfait pour une soirée symphonique d'une intensité remarquable. Construite à l'occasion de Porto Capitale Européenne de la Culture en 2001, cette "météorite" de béton blanc et de verre se dresse fièrement sur la *Rotunda da Boavista*, projetant une lumière nouvelle sur la ville. Son auditorium principal, aux parois de verre ondulé, offre une expérience acoustique d'exception tout en intégrant symboliquement le paysage urbain au spectacle.

Mais hier soir, l'ovni architectural n'était pas seulement un décor, il était l'acteur silencieux d'un programme audacieux allant de Wagner à Brahms, sous la direction du chef principal de l'Orchestre Symphonique de Porto, Stefan Blunier. La soirée s'ouvrait en effet sur un diptyque wagnérien fascinant, explorant deux visages du mythe de *Tristan et Isolde*. D'abord, l'auditoire a pu entendre le Prélude du 3^e Acte de *Tristan und Isolde* de Richard Wagner, dans lequel Stefan Blunier a su capturer l'essence même du désir et de la mort qui hante

l'opéra. L'orchestre a magistralement dépeint la désolation de Tristan mourant, avec un solo de cor anglais d'une profonde mélancolie, qui a su émouvoir la salle, tandis que sans transition ni pause, sur ses derniers accords est venu s'enchaîner l'étonnant ***Tristan, pour orchestre, piano et bande magnétique*** (1974) du compositeur allemand **Heinz Werner Henze**. Dans un contraste saisissant, le pianiste brésilien **Paulo Alvares** a rejoint alors la phalange portuane pour une plongée expérimentale. Cette œuvre rare crée un dialogue fascinant et parfois troublant entre la puissance symphonique traditionnelle, le jeu pianistique acéré du piano et les textures électroniques de la bande magnétique. Cette interprétation a brillamment mis en lumière la modernité intemporelle du mythe, prouvant que la passion dévastatrice de Tristan peut aussi s'exprimer à travers les langages artistiques du XX^e siècle.

La seconde partie de la soirée fut entièrement dédiée à la ***Symphonie n°1*** en ut mineur, op. 68 de **Johannes Brahms**. Sous la baguette à la fois fervente et rigoureuse de Stefan Blunier, l'**Orchestre Symphonique de Porto** a offert une lecture magistrale de cette œuvre monumentale : quelle force tellurique dès les premiers accords ! Sous la baguette de Blunier, l'**Allegro** a jailli avec une énergie fougueuse et une clarté absolue. Le chef a sculpté chaque ligne, permettant à la tension dramatique de monter par vagues successives jusqu'à une réexposition d'une puissance à couper le souffle. L'ombre de Beethoven planait, mais transcendée par une ferveur toute brahmsienne. Puis, l'*Andante sostenuto* s'est élevé comme une longue, tendre et inoubliable mélodie. Les cordes ont chanté avec un lyrisme d'une chaleur et d'une profondeur rares, portées par un legato parfait. Les solos de violon et de hautbois étaient des confidences à peine murmurées, empreintes d'une nostalgie noble. Blunier a su ici révéler toute la poésie intime de Brahms, dans un moment de pure grâce. Dans le

Poco allegretto, l'orchestre a déployé une grâce souriante et mélancolique. Le dialogue entre les clarinettes et les bois était d'une délicatesse aérienne, comme une danse légère sur un fond de tendre tristesse. Le phrasé était d'une élégance et d'une fluidité remarquables, offrant un moment de respiration lumineuse et raffinée avant l'ultime combat. Et puis vint le *Finale* monumental ! L'introduction *adagio*, sombre et tourmentée, a créé un suspense presque insoutenable. Soudain, l'appel de cor, rayonnant et pur, a percé les ténèbres comme une promesse de victoire. Le choral qui suit fut d'une solennité grandiose, prélude à l'explosion du thème triomphal. Là, Blunier a lâché toutes les forces : le *tutti* orchestral fut éclatant, puissant, d'une joie irrésistible. Le *finale* s'est achevé dans une allégorie sonore d'une victoire chèrement acquise, laissant la salle sous le choc et transportée.

Cette soirée exceptionnelle marquait aussi symboliquement la fin d'un chapitre pour la Casa da Música. Le 1er janvier 2026, le Français **François Bou** (jusqu'alors directeur artistique de l'Orchestre National de Lille) prendra ses fonctions en tant que **nouveau directeur artistique de la Casa da Musica**, succédant à António Jorge Pacheco. Sa première programmation – [déjà en ligne et qui court jusqu'au 31 décembre 2026 !](#) – s'articule autour du thème « *Racines / Résonances* ». Ce concept explore la manière dont les traditions populaires et le patrimoine inspirent les créations nouvelles, des *Bachianas Brasileiras* de Villa-Lobos aux œuvres de Bartók ou Stravinsky. Avec sa programmation 2026 audacieuse, cette institution unique entreprend un nouveau voyage passionnant. Une chose est sûre : à Porto, la musique n'a pas fini de résonner et de surprendre !

**CRITIQUE, concert. PORTO, Casa da Musica, le 5 décembre 2025.
WAGNER / HENZE / BRAHMS. Paulo Alvares (piano), Orchestre
Symphonique « Casa da Musica » de Porto, Stefan Blunier
(direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu**